

Université de Strasbourg

Société des Amis et Anciens Etudiants de la
Faculté de Théologie Protestante de Strasbourg,

Bulletin n°33, 2010

Sommaire*

1	Le Billet du Président
2-5	Le Mouvement œcuménique a 100 ans !
5-19	« Que sont-ils devenus ? »
20	Centenaire de l'Association des Pasteurs d'Alsace et de Lorraine
21-25	Rapport du Doyen
26	Publications de monographies et de collectifs en 2009
27	Liste des soutenances de thèse de doctorat en 2009
28	Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuses
29	Travaux de la Faculté de Théologie Protestante
30	Etudes d'Histoire et de Philosophie Religieuses
31-32	Des nouvelles du site web.....
33-34	Compte rendu de l'Assemblée générale 2009
35	Bilan financier
36	Appel financier et Sommaire.

* Ce fichier pdf ne contient qu'une partie (texte en grisé) des articles publiés dans le bulletin n°33.

Le mouvement œcuménique a 100 ans !

En juin 1910, 1200 délégués d'Eglises se sont retrouvés dans la ville écossaise d'Edinburgh pour la première grande conférence missionnaire mondiale. Toutes les grandes Eglises chrétiennes marquées par la Réforme du XVI^e siècle ainsi que les Eglises issues de mouvements de réveil ultérieurs y furent officiellement représentées. Catholiques et orthodoxes n'y participaient pas.

Les raisons qui avaient provoqué cette rencontre furent en premier lieu les difficultés rencontrées dans le travail missionnaire mis en œuvre dans d'autres continents par maintes sociétés missionnaires nord-américaines et européennes. Un siècle plus tard cette première rencontre peut sembler avoir été une entreprise « colonialiste ». Elle en porte effectivement certaines marques : une prédominance occidentale, avant tout anglo-saxonne, réfléchissant à une meilleure manière de se répartir les champs missionnaires et soucieuse d'éviter des concurrences néfastes en certains pays où des sociétés, souvent issues d'une même famille chrétienne mais d'origines nationales différentes, étaient à l'œuvre. Les grands absents furent les représentants des nouvelles Eglises autochtones – seuls 17 participants à Edinburgh en étaient directement issus. Cette situation, aujourd'hui inacceptable, correspondait cependant à l'époque et nous aurions tort d'interpréter cette première rencontre officielle à l'aune de nos critères contemporains.

L'histoire et les motivations :

La motivation qui avait provoqué Edinburgh fut ecclésiale et missionnaire. La plupart des délégués étaient marqués par les mouvements de réveil de la fin du XIX^e siècle et avait à cœur une meilleure proclamation de l'Evangile de par le monde. Une prise de conscience spirituelle les motivait. La division de l'Eglise était perçue comme inacceptable car en contradiction avec la confession de l'Eglise une, sainte, catholique et apostolique. Conscients de la nécessité d'un renouveau et d'une conversion des Eglises établies, des chrétiens de diverses origines se rencontraient en divers pays dans des groupes de prière et de partage. Trois dimensions étaient centrales : l'exigence de l'unité dans le travail missionnaire, le témoignage commun face aux défis sociaux et la nécessité d'une confession de foi commune dépassant les clivages doctrinaux. Les profonds changements sociaux liés à l'industrialisation et aux ouvertures internationales avaient engendré les premières initiatives œcuméniques au niveau local et national.

Les premières traductions institutionnelles étaient apparues au cours du XIX^e siècle. La fondation de l'Alliance évangélique mondiale (1846) et du YMCA (1855) avaient précédé les premières structurations de familles confessionnelles mondiales (Alliance des presbytériens, 1875 ; Conférence méthodiste mondiale 1881, Conseil international des Eglises congrégationalistes 1891, Alliance baptiste mondiale 1905). La conférence anglicane de Lambeth (1867) avait proposé dans le *Chicago-Lambeth Quadrilateral* (en 1888) 4 pivots pour une unité chrétienne plus large (Ecriture, confession de foi, sacrements et ministère épiscopal).

Première assemblée officiellement mandatée par les Eglises, la conférence missionnaire mondiale d'Edinburgh de 1910 est généralement comprise comme moment fondateur du mouvement œcuménique. A côté d'un travail théologique remarquable centré sur la compréhension que l'on avait alors de la mission, la conférence donnera naissance à plusieurs mouvements, qui marqueront le XX^e siècle et l'ensemble du mouvement œcuménique :

- a) Le courant missionnaire se structurera à travers diverses conférences internationales (Jérusalem 1928, Tambaram/Indes 1938, Whitby/Canada 1947).
 - b) Un mouvement pour la paix se constituera en Alliance mondiale en 1919 (Conférence mondiale à Prague 1928)
 - c) Une branche majeure du mouvement œcuménique aura le souci de l'engagement commun des Eglises dans le champ de la justice sociale, de l'éthique et de l'engagement socio-politique. *Life and Work* (Christianisme pratique) tiendra sa première conférence mondiale à Stockholm (1925), la seconde à Oxford (1937).
 - d) Les questions doctrinales relèveront du mouvement *Faith and Order* (Foi et Constitution) définitivement fondé en 1927 à Lausanne et consolidé à Edinburgh (1937).
- Ces quatre courants seront à l'origine de la fondation du *Conseil Œcuménique des Eglises* (COE) en 1948, même si le courant missionnaire ne l'intégrera définitivement qu'en 1961.

L'engagement des Eglises :

A l'origine, le mouvement œcuménique relève d'abord de mouvements plus informels liés aux Eglises issues de la Réforme du XVI^e siècle. La participation des autres Eglises institutionnalisées n'advient que progressivement. L'approche ecclésiologique des Eglises de la Réforme facilitait cette démarche. Tout en se comprenant elles-mêmes comme expressions pleines et véritables de l'unique Eglise du Christ, ces Eglises affirment que l'Eglise du Christ existe ailleurs sous d'autres formes ou traditions que la leur. La division et la non-reconnaissance mutuelle des Eglises sont cependant inacceptables. Le souci des anglicans, luthériens, réformés, méthodistes, baptistes, etc., était double. Il fallait d'une part dépasser les controverses doctrinales qui avaient provoqué la division et par ailleurs trouver des formes communes d'engagement dans le travail missionnaire et au sein de la société en général.

Tout en étant prudentes, les Eglises orthodoxes ont rapidement compris l'urgence du mouvement œcuménique. Dans une encyclique de 1920, le patriarcat de Constantinople souhaita une communion universelle des Eglises, ce qui entraîna une implication dans *Christianisme pratique* et *Foi et Constitution*. S'engageant sur la base des sept premiers conciles œcuméniques pour une vision conciliaire de l'Eglise une, les Eglises autocéphales orthodoxes ont toujours cherché le dialogue et la coopération avec d'autres communautés chrétiennes sans pour autant se prononcer quant à la qualité ecclésiale de ces dernières. L'ensemble des Eglises de cette tradition rejoindra le COE en 1961 tout en maintenant diverses réserves et en marquant le cas échéant sa différence.

L'Eglise catholique romaine sera plus réticente. Après avoir refusé toute idée d'œcuménisme (cf. l'encyclique de Léon XIII *Satis cognitum* en 1896 et celle de Pie XI *Mortalium animos* en 1928 interdisant tout contact avec le mouvement œcuménique naissant) cette tradition opère une conversion à l'œcuménisme lors du Concile Vatican II (1962-1965) qui adopte un décret sur l'œcuménisme (*Unitatis redintegratio*). Tout en insistant sur l'unicité de l'Eglise catholique unie au pape, la seule Eglise en plénitude, le concile propose la prière commune, le dialogue doctrinal en vue d'une meilleure connaissance réciproque et du rétablissement de l'unité ainsi qu'une collaboration dans le service en ce monde (UR 4 à 12). Elle n'adhèrera pas au COE, mais sera membre de la branche *Foi et Constitution* et se dotera d'un secrétariat chargé de l'unité des chrétiens (ultérieurement *Conseil pontifical pour l'unité des chrétiens*).

Le développement dans la seconde moitié du XX^e siècle :

Après 1945, le mouvement œcuménique connaît un essor impressionnant. Toutes les Eglises soulignant la nécessité de prières et de cultes communs (ainsi la semaine de prière pour l'unité connue dès 1908), les célébrations et rencontres œcuméniques sont

devenus courantes et fréquentes dans les communautés locales. Ce travail est porté par la conviction que l'unité de l'Eglise est d'abord l'oeuvre de l'Esprit Saint, une réalité spirituelle donnée par Dieu. Au niveau régional et national, voire à l'échelle des continents, des conseils d'Eglises sont institués en de nombreux pays. Des traductions de la Bible communes à toutes les Eglises d'une entité linguistique ont été réalisées. En de nombreux lieux, la recherche et la formation des théologiens se font en étroite coopération.

Au niveau mondial, l'expression majeure du mouvement œcuménique est le COE (Conseil œcuménique des Eglises). *Christianisme pratique* et *Foi et Constitution* ont été les acteurs majeurs de sa fondation à Amsterdam en 1948. Fédérant à l'origine 145 Eglises, il compte aujourd'hui plus de 320 Eglises membres. Il est le lieu du travail œcuménique multilatéral où des partenaires d'origines et de poids différents s'engagent ensemble dans la recherche de l'unité, d'un témoignage et d'un service communs. Reconnu comme « organisation non gouvernementale », le COE est au niveau mondial un partenaire internationalement accepté. A côté du travail de recherche d'un consensus doctrinal entre Eglises (cf. le travail de *Foi et Constitution* qui a conduit au texte de Lima – Baptême Eucharistie Ministère en 1981), a été développé un large réseau de témoignage et d'entraide sociale, en premier lieu à destination des Eglises des pays émergents. L'accent est mis sur la recherche de la justice et de la paix, d'aide aux réfugiés, de lutte contre l'exclusion, de l'éducation et du renouveau tant au niveau international qu'au niveau des continents et des pays. Son poids politique est significatif et l'on peut citer comme exemple sa contribution significative à la fin du régime de l'apartheid en Afrique du Sud.

Parallèlement au travail du COE, s'est développé, surtout après l'entrée de l'Eglise catholique en œcuménisme, le travail bilatéral. Les confessions chrétiennes des diverses traditions se sont constituées en *Communions chrétiennes mondiales* qui se comprennent comme Eglises au niveau mondial (Anglican Communion, Fédération Luthérienne Mondiale, Conseil Méthodiste Mondial, World Methodist) ou comme fédérations d'Eglises d'une même tradition (Alliance Réformée Mondiale ou Alliance Baptiste Mondiale). A côté des services d'entraide et de développement que ces communions ont mis en place généralement en étroite coopération avec le COE, ces Eglises se sont engagées dans des dialogues théologiques bilatéraux qui ont conduit à un corpus important de documents d'accord qui va bien au-delà des convergences proposées par *Foi et Constitution*. Entre familles anglicanes, luthériennes, méthodistes et réformées, ces conclusions ont, en de nombreux pays, permis la signature de déclarations de communion et de reconnaissance mutuelle mettant un terme à la division. Même l'Eglise catholique s'est jointe à cette démarche en signant des accords doctrinaux avec les Eglises pré-chalcédoniennes et aussi avec les Eglises luthériennes à propos de la compréhension du salut (1999), mettant ainsi un terme aux condamnations réciproques prononcées dans l'histoire.

Le travail multilatéral a souvent été opposé aux efforts bilatéraux. Au sein du COE, certains souhaitaient parvenir à une « communauté conciliaire » remplaçant les traditions confessionnelles historiques. Même si la complémentarité est aujourd'hui admise, la question du modèle d'unité demeure posée.

Défis actuels :

Il était important de rappeler en quelques grandes lignes les grands développements issus de la *Conférence Missionnaire d'Edinburgh* en 1910. On ne saurait sous-estimer l'impact de la vision spirituelle et œcuménique qui a été celle de ces pionniers. Il n'en demeure pas moins qu'un délégué d'Edinburgh 1910 visitant l'œcuménisme contemporain serait fort surpris par une situation qui n'a plus grand-chose en commun avec la sienne. Les paradigmes sont autres, même si l'intention spirituelle et le souci de l'unité demeurent. Les avancées indéniables et nombreuses sont, en de début du XXI^e siècle, aussi porteurs de défis

qui sont autant de menaces pour l'avenir du mouvement. Citons en conclusion quelques-uns des défis majeurs qui nous distinguent du début du XXe siècle :

- La participation croissante des Eglises des pays dits du tiers monde est un succès majeur du mouvement œcuménique. Nous prenons davantage conscience que la justice sociale, l'éducation, la lutte contre le racisme et l'exclusion des minorités sont souvent les obstacles majeurs à l'unité non seulement des Eglises mais de l'humanité. En veillant à une meilleure représentativité et en modifiant ses priorités, le mouvement œcuménique relève ce défi mais cette percée provoque aussi un désintérêt de ceux dont la visée œcuménique était avant tout le consensus doctrinal en vue d'une communion d'Eglises.

- Une donnée nouvelle de ces dernières années est l'émergence de nombreux groupes plus informels et locaux à orientation pentecôtiste (sans cependant pouvoir être identifiés au pentecôtisme historique). Ces groupes comptent, en de nombreux lieux, plus de croyants que les Eglises traditionnelles. Leur coopération au sein du mouvement œcuménique s'avère difficile, vu leur intérêt réduit pour toute dimension ecclésiale dépassant le contexte local ou régional. Edinburg ne connaissait que des mouvements fortement insérés dans des Eglises et organisations très structurées.

- Entre Eglises traditionnelles, le mouvement œcuménique a permis de dépasser les oppositions historiques. Edinburg ne pouvait que rêver de pareille évolution, qui, d'une certaine manière, accomplit les attentes alors exprimées. Aujourd'hui il s'agit de recevoir les acquis des dialogues et cette réception des acquis n'intervient que timidement. Certains se contentent d'une coopération fraternelle et pacifique dans la séparation, d'autres souhaitent parvenir à une véritable communion ecclésiale universelle. Ce dernier but est souvent perdu de vue et le mouvement œcuménique court le risque de devenir un simple forum de dialogue sans objectif plus précis.

- Au niveau doctrinal, les dialogues théologiques ont été menés. Ils ont permis de mettre en évidence les enjeux derniers. Il s'agit de passer du consensus à la communion. Dans cette nouvelle étape, les Eglises catholiques et orthodoxes sont confrontées à la question de la reconnaissance de la légitimité d'autres expressions ecclésiales que les leurs. Les Eglises marquées par la Réforme doivent, quant à elles, relever le défi de la catholicité, leur capacité de se constituer en Eglises par delà les frontières nationales habituelles. La question de l'autorité à un niveau supra-local est ainsi posée. Elle était déjà un des enjeux d'Edinburg.


- Le début du XXIe siècle est caractérisé par un retour des identités, un repli sur soi, voire une opposition croissante entre cultures et civilisations. Le mouvement œcuménique doit, dans ce contexte, être en mesure de redire sa vision de l'unité et la mettre en œuvre. Edinburg proposait sa vision dans un contexte qui laissait espérer un dépassement des réflexes identitaires hérités de l'histoire.

André Birmelé


« Que sont-ils devenus ? »

Un ministère : trois métiers.

Octobre 1953. Premier contact avec la Faculté de théologie de Strasbourg. Dans une note de l'époque, j'ai écrit : *Mes parents et moi allons chez le doyen Charles Hauter. Il ne raconte que de Bischwiller. Son chien est très beau. Mais cette visite ne m'a rien appris, si ce n'est que Bischwiller est un endroit à part.* Il est vrai que le doyen connaissait mon grand-père maternel, qui n'était pas pasteur, et que celui-ci était également de Bischwiller ! Heureusement, par la suite j'ai beaucoup appris par l'enseignement théologique du doyen Hauter. C'est lui qui en particulier, comme il aimait le dire, m'a *appris à lire*. Mes études se sont déroulées assez normalement, si ce n'est un échec retentissant à l'examen de juin de deuxième année avec un 1 sur 10 en histoire de l'Eglise. Cette note m'obligea à travailler à fond cette matière pendant les vacances, et comme je l'ai écrit un jour au doyen François Wendel, elle a été très probablement à l'origine de ma vocation d'historien amateur.



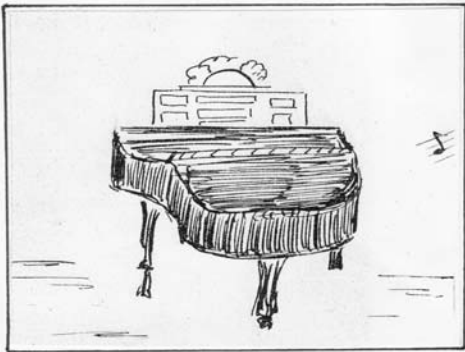
Le professeur Jean Héring par G. K.



Le professeur et futur doyen François Wendel par A. Langermann.

	LUNDI	M	M	J	V	S
1				BERNOLT		BERNOLT
2	WENDEL	WENDEL		BERNOLT		JACOB
3		WENDEL				
4	JACOB	CLAVIER	CLAVIER			Leon?
5	JACOB	HERING				MUNCH
6	HERING	Leon	Leon	TROCHÉ	Leon	
7	HERING	WENDEL		HERING		

Emploi du temps 1953 - 1954



Le professeur Fritz Munch en Musicologie par G. K.

Mes études à la Faculté se terminèrent en 1958 par la soutenance d'un mémoire de fin d'études, appelé alors *thèse de licence*, sur « Le Message biblique dans les péripécies de prédication de l'Eglise de la Confession d'Augsbourg d'Alsace et de Lorraine ». Au moment de la soutenance, j'avais déjà commencé mon service militaire qui dura vingt-sept mois. Pour les neuf derniers mois de ce service, j'ai eu le privilège d'œuvrer en Algérie comme aumônier

militaire auxiliaire. Pendant ces mois, j'ai parcouru en long et en large, par la route et par les airs, la région de Sétif et de Bougie dans le Constantinois, en visitant les soldats protestants et en fêtant des cultes avec eux. C'est en Algérie que m'a atteint l'appel du doyen Hauter pour devenir directeur d'études au Collège Saint-Guillaume, dit Séminaire protestant. Par la suite, une étudiante anglaise un peu naïve m'a demandé comment on choisissait les directeurs. Je lui ai répondu que c'était très simple : Rodolphe Peter, mon prédécesseur, était né un 9 février, et moi vingt ans après également un 9 février ! Elle trouva que c'était une « façon stupide » de choisir les directeurs !

Collegium Wilhelmitanum

Au Stift, ce furent quatorze ans et quatre mois d'un travail passionnant et varié, souvent difficile, au milieu des étudiants. Suite à la révolution de 1968, l'année 1968 - 1969 fut particulièrement agitée dans la maison. Car en 1968 les étudiants, qui faisaient la révolution au Palais universitaire, avaient été heureux de trouver au Stift un havre de paix, où ils avaient d'ailleurs entreposé, pour les préserver, les grands rideaux rouges du Palais. L'année universitaire suivante, un thème agitait les esprits : « La liberté totale, dans la responsabilité totale ». La formule garde pour moi, jusqu'à ce jour, une signification énigmatique ! Ce sont les bons souvenirs que je retiens de ces longues années au Stift. Je ne peux compter les nombreux entretiens dans les couloirs de la maison, dans les chambres ou dans la salle Bucer avec les étudiants et en particulier avec les étudiants étrangers, dont certains sont restés de fidèles amis jusqu'à ce jour. En un temps où il n'y avait que peu d'enseignants à la Faculté, les exercices pratiques d'hébreu, et quelquefois de grec au Stift, étaient très appréciés, et par la Faculté et par les étudiants. Les petits déjeuners, pris chaque jour en commun après la prière avec quelques étudiants, me laissent un bon souvenir. Les activités dans la maison étaient nombreuses, souvent organisées par les étudiants eux-mêmes. Mais participer aux *thurnes* à la salle Bucer, partir en groupe au Centre de transfusion sanguine pour donner son sang, aller en spectateur aux matches de volley-ball, creuser la cave pour aménager une salle de ping-pong et une chapelle, ne sont que quelques échantillons de la diversité de la vie au milieu des étudiants de l'époque. Un des meilleurs souvenirs : en 1972 il y eut une manifestation d'étudiants. La troupe fut poursuivie par la police et aboutit dans la cour du Stift. Le directeur, descendu dans la cour pour donner des instructions à la foule énervée, fut spontanément entouré, comme par des gardes de corps, par trois étudiants en théologie de la maison, bien baraqués et solides !

Le pasteur du Stift, qui alors n'avait pas sa place dans l'organigramme institutionnel de la maison, était à l'époque en même temps prédicateur ambulant. Cela m'a permis de garder le contact avec les paroisses et d'apprendre à connaître une grande partie de l'Alsace. – Il était aussi administrateur de la *Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuses* et responsable de la Bibliothèque. C'est ainsi qu'il y avait à contrôler trois fois par ans la regrettée « Salle Bucer » du premier étage, avec ses quelque 4000 volumes. Mais, dès mon arrivée au Stift, j'avais été contaminé par Rodolphe Peter à la maladie incurable de la bibliophilie. Et c'est en ces années qu'a commencé la modernisation de la vieille bibliothèque du Collegium Wilhelmitanum. Pour faire des économies, des étudiants bénévoles ont assemblé, avec le directeur, des rayonnages métalliques, qui ont été installés dans toutes les pièces du premier étage côté cour. Les nombreux dons de livres venant de pasteurs ou de leurs familles ont énormément enrichi la bibliothèque et en particulier la section des Alsatiques. Il faut dire que beaucoup de pasteurs décédés à l'époque étaient de vrais humanistes avec des bibliothèques conséquentes, et il fallait souvent plusieurs voyages avec la 4 CV de la Fondation Saint-Thomas pour ramener les livres au Stift !

J'ai profité pour ma formation personnelle et sans doute pour le travail au milieu des étudiants du fait qu'au cours de ces années d'autres responsabilités se soient ajoutées.

- A partir de 1968 le regretté Jean-Paul Haas m'a associé à la création et au développement de la publication *Ensemble*, le journal des Eglises protestantes de la région de Strasbourg.
- En 1971, je fus désigné, puis élu, Président de la 'Société de Secours pour les Protestants disséminés'. Ce service, s'il exigeait, par exemple, l'organisation chaque année d'une fête de la diaspora dans l'une ou l'autre des paroisses d'Alsace et de Moselle, permettait aussi un regard plein d'intérêt au delà des limites de nos Eglises par l'intermédiaire du Gustav-Adolf-Werk d'Allemagne.

Paroisse Saint-Pierre-le Vieux

Début 1975, changement de métier. Le directeur du Stift devient pasteur d'une paroisse de ville. C'était là un engagement dans un nouveau ministère. Si pour les cultes et les prédications une expérience sérieuse avait précédé, il y avait beaucoup à apprendre. Il y avait d'abord à ne pas se tromper de lieu et de bien étudier la base sociologique de la paroisse pour orienter le travail. Ce seront des années de collaboration avec les conseillers presbytéraux et les collègues de la paroisse voisine de Sainte-Aurélie. Des amitiés nouées en ces dix-sept années « en ville » perdurent. L'engagement dans le quartier de la gare a débouché sur diverses réalisations pratiques, souvent œcuméniques : la terrasse gratuite sur la place de l'église lors de la grande braderie, l'accueil de Noël dans la nuit du 24 décembre, le local de la « Passerelle », lieu d'écoute ouvert à tous, les panneaux avec un mot d'encouragement dans le passage de la gare... Pour le travail avec les catéchumènes et les jeunes, les pasteurs pouvaient profiter à l'époque de la Maison de vacances Sainte-Aurélie à Fouday. Beaucoup de travail bénévole a été investi par des paroissiens pour faire vivre cette maison qui est désormais perdue pour l'Eglise. A partir de l'année universitaire 1986-1987 et pendant plusieurs années, la Faculté de théologie m'a fait le grand honneur de me demander d'assurer quelques heures de lecture en langue allemande avec des étudiants de troisième année. J'en ai profité pour transmettre aux étudiants les bases de la lecture de manuscrits allemands en caractères gothiques.

Paroisse de Wasselonne

Fin 1991, troisième métier : pasteur d'une petite ville avec son annexe du village de Zehnacker. J'y ai retrouvé l'ambiance d'une paroisse comme celle de ma jeunesse dans la petite ville de Phalsbourg en Moselle. Annoncer la Parole à l'église et au catéchisme, accompagner les paroissiens dans leurs peines et leurs joies, participer à la vie du bourg et cela avec l'accompagnement du Conseil presbytéral et d'une Commission paroissiale de l'annexe : que souhaiter de plus ? Même si la coupure d'un accroc de santé a un peu perturbé ce troisième métier, terminé après quarante années complètes d'engagement au service de nos Eglises et de son Maître, j'ai été un pasteur heureux.

Que sont-ils devenus ? Dernièrement j'ai dit à mon épouse : « Je vieillis. » Elle m'a répondu avec perspicacité: « Non, tu ne vieillis pas. Tu es vieux. » Voilà ce que je suis devenu. Habitant avec mon épouse à Wasselonne, j'ai le plaisir de continuer à faire des recherches d'histoire sur le protestantisme alsacien, dont certaines déboucheront peut-être un jour sur la publication de textes de Jean Frédéric Oberlin. J'ai aussi le plaisir de participer au Cercle d'histoire de Wasselonne et de rendre visite de temps à autre à la prestigieuse bibliothèque du Collegium Wilhelmitanum, le tout illuminé par la présence de nos familles et de nos amis.

Gustave Koch.

Où ont passé le Baus et Marianne ?

Bonne idée de la Société des amis et anciens étudiants de la Faculté de Théologie Protestante de Strasbourg que de nous inviter à parler un peu de notre parcours ou carrière de (P)ierre(s) sur lesquelles Il sut (aurait pu, aurait dû ?) bâtir nos églises, paroisses, postes d'enseignements et autres responsabilités.

On peut faire court, moyen ou intéressant. Les trois à la fois, c'est plus dur.

Vous n'avez pas trop le temps et peu d'intérêt ? Alors le style télégramme vous conviendra parfaitement:

Jean-Jacques Bauswein – 23.02.1944 à Strasbourg - Français. Bac en 1962. Faculté de théologie protestante, volée 1962, sortie en 1966. STOP Mariage 1966 avec Marianne EBERT, étudiante allemande en théol. - Stage vicariat aux USA – Pro Ministerio, licence et travail sur « *Est-il légitime d'ordonner une femme au ministère pastoral ?* » STOP. Stage en paroisse à Graffenstaden, suivi du service militaire. STOP Paroisse à Gries (1968-1972). Appel (!) au Conseil œcuménique en 1972, puis au Centre John Knox (1981-1996). STOP Sans emploi rémunéré jusqu'en 1999. Décès de Marianne et opération à cœur ouvert de JJ. Fin des activités sérieuses. STOP. Longue remise sur pied de corps, de tête et de cœur. Aujourd'hui, père de deux garçons (et grand-père de quatre petits-enfants) habitant chacun chez soi mais à moins de quatre-vingts mètres du patriarche. Celui-là c'est moi, mais vous aviez compris. STOP. Voilà, vous pouvez arrêter ici votre lecture et retourner à vos activités habituelles !

* * *

- Vous **vous prenez un peu de temps** pour lire plus tard ? Alors on y va !

La vocation

Faire de la théologie après avoir voulu devenir pilote de chasse dans l'Armée de l'Air française, c'est toujours assez du côté du ciel, mais la comparaison s'arrête bien là. En théol au moins ma nullité en maths n'allait pas me faire échouer. Et puis, à dix-sept ans, une sorte d'appel – vocation pour les plus conservateurs que moi. « Toi tu seras cordonnier ou pasteur, en tous les cas avec un métier sans chef direct au-dessus de toi » m'avait prédit Didier Barth, le pasteur de ma paroisse d'origine - Oberhoffen-sur-Moder. Il me connaissait bien. Tu parles, je passais la moitié du temps au presbytère où deux de ses fils étaient mes copains. Bien plus important : Didier a été une sorte de gourou pour moi. Mais cela, je ne l'ai compris que trente ans plus tard ! Quand nous sortions ensemble en gastronomes avertis, pour nous le rappeler ! Il faut bien vivre et, si possible, vivre bien.

La formation

Donc baccalauréat, puis installation à Strasbourg avec son air de liberté et au Stift à l'ère de Gustave Koch (je ne développe pas, c'est connu), puis Faculté. Villageois, petit-fils de propriétaire foncier, vous donne une réelle faim de cinéma : deux séances Art & Essai minimum par semaine. Aussi le lundi matin, une séance de huit barré sur l'Ill avec Jean-Jacques Gehenn devant moi, des soirésssss Stuebel. Résultat des courses ? En juin 1963, je m'étale aux examens. Magistral. La seule chose de magistral d'ailleurs. L'été, cloîtré au Stift dans la chambre 6 – anciennement celle d'Albert Schweitzer –, je rattrape le retard, le dépasse

(pas Schweitzer), puis fais un mois de garçon de café à La République, chez Marikel, pour renflouer la caisse et passe mon examen. Ouf, merci Aspro.

Suivent trois années d'études plus ou moins normales. Qu'en reste-t-il ? De bons souvenirs et des connaissances théologiques sans être théologien pour autant. François Wendel était notre doyen. Roger Mehl commentait Bastide sans besoin de notes, moi je ne comprenais pas un mot des cours que je grattais. Tu comprends vite la différence entre un prof et toi. Au fait, Gérard Siegwalt démarrait sa première année de professeur de dogmatique – successeur du furtif Regin Prenter, venu assumer l'intérim au départ du Titan Charles Hauter. Il n'avait pas eu le temps encore- « fondamentalement et centralement » - de quoi puiser dans ses réserves comme Henri Clavier, qui lui ronronnait avec brio avec des textes de cours sur pages jaunies. « C'est pourquoi dans son ouvrage récent de 1930 – *La mystique de l'apôtre Paul* -, Albert Schweitzer peut dire (tiens, encore lui !)... », le tout débité avec une voix monocorde et monotone. Nous étions en 1963. Là, j'ai appris qu'il était utile de tout garder et d'avoir des tiroirs !

Au Stift, Gustave Koch se donnait beaucoup de peine avec moi pour me faire entrer les rudiments de l'hébreu. Cela ne m'a pas empêché d'ânonner à l'oral de quatrième année avec Jérémie 33 'Jehova' au lieu de 'Yahvé' et le bon professeur Edmond Jacob de tousser et de retousser !

La rencontre de ma vie

Mon examen de 4e année avait presque été un cadeau : j'avais une bourse et un contrat de travail aux USA en poche. On n'allait pas faire capoter cela. Je me suis engagé à faire au retour un bon mémoire de licence. Parole donnée, parole tenue. Soutenance réussie début 1968 sur le sujet : « Est-il légitime d'ordonner la femme au ministère pastoral ? ». Beau sujet de bagarre avec le prof. Jean-Jacques von Allmen de Neuchâtel qui prônait le non ; moi j'ai traité le sujet comme un chercheur de labo, ayant même un cobaye sous la main en la personne de Marianne Ebert qui deviendra ma femme et la mère de nos deux enfants. Mais n'anticipons pas ! A l'époque c'était une jeune Allemande qui était venue en 1964 faire un semestre de théologie, après Erlangen, Berlin, Bonn et avant Heidelberg. Le doyen Wendel : « Mademoiselle, vous avez déjà fait 6 semestres, je vous mets en quatrième année et vous passerez l'examen ici ». Elle et moi nous nous sommes rencontrés le 22 novembre 1964 à 11h20 devant l'église St Thomas et en présence du Général de Gaulle et ne nous sommes plus jamais quittés. Elle passa avec succès son examen de 4e année et, deux ans plus tard, sa soutenance de thèse de licence sur « L'alliance avec Abraham (Gen. 15) ». Elle soutint ce mémoire en français, évidemment. « Votre fiancé aurait pu vous aider pour le français » (Ed. Jacob). La vache : c'était moi qui avait tout traduit de l'allemand et avais cru être bon. Comme quoi le risque de surestimer est plus fréquent quand il s'agit de soi-même que des autres !

En Amérique grâce à l'oncle luthérien

En l'absence, dans l'ECAAL, de toute formation professionnelle satisfaisante aux fonctions de pasteur, nous sommes partis, sitôt mariés en 1966, Marianne et moi, dans une paroisse luthérienne en plein milieu des Montagnes Rocheuses (Boise, Idaho). Une année merveilleuse, décisive, jubilatoire. Je n'ai vraiment pas envié les copains qui faisaient alors leur cinquième année à l'Union (NY) ou à Princeton (NJ). Ernest Reichert était à San Anselmo (San Francisco Theological Seminary, Marino County), près de San Francisco. On s'est vus, on s'est revus.....

Retour en France en 1967 pour apprendre que l'ECAAL exigeait maintenant un vicariat. Tu ne peux pas leur tourner le dos une minute ! Cela se conclut par un compromis : « Bauswein tu ne feras que six mois, en charge de Graffenstaden et sous la direction de stage de Henri Eckly » (dixit René Oswald). Sitôt la thèse soutenue, sitôt fait. Je l'aimais bien Henri ; j'inclus plus tard sa veuve à mes sorties gastro avec mes gourous. Ensuite fini le sursis, il fallait s'entraîner à défendre sa patrie. Je choisis la caserne d'Illkirch et je l'obtiens. A 2 km de chez moi et de Marianne. Après trois jours, je suis réformé définitif G2. Retour aux foyers sous huitaine. Retour au Quai Saint-Thomas : coucou je suis là et à disposition. Je vais où comme pasteur ? Propositions immédiates : Cleebourg, Wingen, Gries. Je prends Gries. Enfin je prends, je prends : je pense à ma mère, veuve, vivant pas loin de là.

Paroisse stratégique A (plus de 1500 paroissiens, pour pasteur confirmé). Moi j'étais confirmé, mais pas encore pasteur. Ordination à Oberhoffen-sur-Moder, «chez nous» avec Didier Barth, mon gourou, Henri Eckly, mon tuteur, Ernest Mathis mon futur inspecteur. Une bénédiction trinitaire. La moindre des choses. Elle a résisté à l'épreuve du temps et aux épreuves tout court.

En paroisse à Gries (F 67240)

C'est parti pour Gries. Là je succède à Willy Guggenbühl - (pas le nôtre, de Stiring-Wendel) - le père du PDG de la Banque Populaire et du futur président du Sonnenhof. Visite de courtoisie au presbytère. Ok je saisis mieux pourquoi une double annonce, infructueuse, de vacance du poste : belle demeure de 1802 avec 10 chambres, jardin, verger, potager, mini-forêt et étang privé avec 14 sources (j'y élèverai des truites arc-en-ciel). Mais aussi humidité dans les murs des chambres du rez-de-chaussée jusqu'à 1.50 m, chauffage de tout le building avec 2 poêles à mazout qui puent, une forêt vierge tout autour, un toit qui fuit, 8 couches de papier peint dont la plus ancienne était la première, celle de l'année de construction du presbytère! Cela eût été un régal pour le Musée international des papiers peints de Rixheim. Après cela, tu comprends mieux pourquoi l'Esprit Saint a parfois tant de peine à « faire entendre l'appel » à un pasteur. La commune a retapé le presbytère en deux temps trois mouvements. Une rénovation plus que réussie, merci M. Hofstetter. J'avais 24 ans et j'étais pasteur, vivant dans un palace. Cela s'appelle le pacha sur un porte-avion et maharadjah en Inde, je crois !

Mon temps à Gries fut une belle aventure. Au sens noble du terme : Milan Kundera définit l'aventure comme une *découverte passionnée de l'inconnu*. Cela a été le cas. Willy Guggenbühl, 22 ans de présence, s'habillait en redingote, avec guêtres et grand chapeau, le tout en noir (à la manière de M. Luther), moi j'arrive en chemises de toutes les couleurs. Tu fais tes premières visites : « Non merci on n'a besoin de rien ! ». Tu expliques que tu n'es pas un représentant de commerce ! « Yerum, monsieur le pasteur, et moi qui suis assise tous les dimanches sous votre chaire ! ». Tu parles, Sophie.

J'ai goûté à Gries aux joies de la vocation pastorale, ministère bien établi et reconnu à l'époque dans la population. Et puis il y avait une situation unique au monde. Si, si, vous avez bien lu. Pourquoi ? Parce qu'il y avait là le dernier orgue à un positif construit par les frères Silbermann que Marc Schaeffer venait de redécouvrir ? Non, il y avait à Gries (avec ses 2000 habitants) un pharmacien (catholique), un dentiste (israélite), un docteur, un directeur d'école et un pasteur protestants, moyenne d'âge de 28 ans. Et tous mariés à une femme exerçant le même métier qu'eux, y compris la femme du pasteur. Et ce beau linge se rencontrait tous les mercredis soirs. Je ne vous dis pas l'ambiance ni l'utilité de ces rencontres : nous avions tous à faire aux mêmes gens.

Poste de pasteur classique, je veux dire multifonctionnel (homme à tout faire dans la paroisse) avec encore peu de laïcs pour l'épauler. J'ai toujours eu la passion pour l'humain et l'envie de brasser la pâte humaine. Gries était parfait pour cela. Deux lieux de culte, une vingtaine de mariages par an, une quarantaine de confirmands, une cinquantaine d'enterrements, des cours de religion au lycée, des visites aux hôpitaux de Haguenau et de Strasbourg. Le classique, quoi. Et avec ma timidité proverbiale (sic) les contacts et échanges étaient fréquents et riches. Revenant 35 ans plus tard « donner le sermon » lors de la fête annuelle de la paroisse, on m'invita à déjeuner. J'ai passé dire bonjour, de table en table. A 18.00 heures j'avais revu tout le monde et n'avais toujours pas mangé !

Au Conseil Œcuménique des Eglises (GE,CH)

Ce ministère à Gries aurait pu durer longtemps. Comme en ce moment. Sauf qu'un mercredi soir, le toubib, rentré de Genève où il avait eu à faire avec la Fédération luthérienne mondiale, me parle d'un poste de rédacteur, vacant à Genève et « qui t'irait comme un gant ! Pourquoi tu ne postulerais pas pour voir ? ». Chiche ? « 22 ». Je postule, je les accroche et je décroche de Gries. Je pars pour Genève, une fois le cycle d'études bibliques terminé, les confirmands confirmés et les rênes remises à Marianne pour la « garde en semaine », car pendant plusieurs mois je revenais les week-ends pour faire deux jours de « travail pastoral condensé », fallait quand même respecter le préavis de six mois à donner à l'ECAAL. Comme chez les opérateurs téléphoniques aujourd'hui

J'entrais à Genève dans un autre monde. Le 1er mai 1972. Ils sont fous ces Helvètes : commencer à travailler le jour de la Fête du Travail. Je ne connaissais rien au mouvement œcuménique, mais assumais la fonction de porte-parole et de « press officer » (en français et en allemand) du Conseil Œcuménique des Eglises (COE), la langue de travail étant l'anglais. Là le passage par les USA en 1966 a été un atout. Par contre, le remplacement de l'atmosphère du Quai Saint Thomas et de la ligne bleue des Vosges par quelque 300 Eglises protestantes, anglicanes, orthodoxes sur six continents (avec l'Océanie), c'est une expérience que tu n'oublies pas de sitôt.

Ici il faut résister à la tentation de vouloir tout raconter. Alors résumons l'essentiel de dix ans à ce poste, ce qui en reste aujourd'hui. Tu découvres la richesse et la diversité de l'expression de la foi chrétienne, les grandes réunions septennales où les délégués de base venus du monde entier s'engagent avec passion et, parfois, impréparation, amateurisme et naïveté. Puis, plus fréquemment, les séances des Comités exécutif et central (lieux de l'exercice du pouvoir temporel dans l'Eglise éternelle et spirituelle de Jésus-Christ) composés de chefs d'Eglises délégués à tous les niveaux de la structure, souvent des fortes et parfois des grosses têtes. Tu apprends vite l'utilisation de 'techniques' de négociation, la détection des « manipulations » (l'Esprit Saint ne pouvant pas tout faire, il faut lui donner de temps en temps un coup de main, non ?). Et puis, il faut le dire aussi, les hauts faits vers l'Unité, les hauts de cœur et les coups bas. Cela nourrit le quotidien et forme son homme.

Dans cette fonction, j'ai eu le privilège de rencontrer, aux quatre coins du monde, des compagnons de la foi aux cultures, langues et expériences multiples et différentes, nouées en une seule et même gerbe par deux questions fondamentales et communes à tous ces mondes : « Et après la mort, quoi ? » et l'autre « Aujourd'hui et ici, pour quoi faire ? ». Passionnant. Et à Genève, notre « home base », notre lieu de vie, tu vivais dans le milieu des organisations internationales (plus de 1200 rien qu'à Genève). Même en tant que simple petit poisson rouge de l'aquarium international, tu travaillais avec des gens comme Gene C. Blake, Philip Potter (patron du COE), Lukas Vischer (chef de Foi et Constitution), Hans-Ruedi Weber (recherches

bibliques aux confins des acculturations), Paul Albrecht (problèmes de société y compris l'effet de serre débattu dès les années 70). Tu y rencontrais le Dalai Lama, le Pape, tout comme Mugabe, Aba Eban, Jomo Kenyatta ou Joseph Ratzinger (représentant le Vatican aux séances de 'Foi et Constitution'). Et en voyage dans les Eglises membres, combien de fois ne fus-je accueilli avec panache en tant que « haut représentant du Conseil *économique* » venu de Genève. Lui pouvait nous être utile pour une bourse ou une subvention.

Ce fut pour moi un lieu, un temps, une expérience particuliers. Pour peu qu'on s'y ouvre et qu'on se donne ! Dix années passionnantes, à consommer sans modération. A refaire, sans hésitation.

Au Centre International Réformé John Knox (GE, CH)

Ont suivi 15 années à la tête du Centre international réformé John Knox, à 500 m du COE. Une sorte de Liebfrauenberg international. Un lieu de séjour (chambres d'hôtel et d'étudiants), de rencontres, de formation pour délégués d'Eglise, chercheurs ou chrétiens de base de passage à Genève. C'est là que j'ai eu le privilège de travailler avec Lukas Vischer, notamment sur les questions de Mission et Unité des Eglises réformées, un rêve qui conduira, cet été 2010 à Grand Rapids (MI) aux Etats-Unis, à la fusion de l'Alliance Réformée Mondiale avec le Conseil Œcuménique Réformé (aile conservatrice) en une Communion mondiale d'Eglises réformées (CMER) réunissant 80 millions de réformés dans 130 pays.

Là aussi, au John Knox, un vivier et une ambiance jubilatoires où j'ai accueilli avec le même bonheur et la même passion Johnny Kerkala (venu d'Ouganda pour une semaine de formation avec pour tout bagage des paniers tressés par les femmes de son village et qu'il a vendus en place publique à Genève pour leur rapporter quelques sous), l'évêque Kim de Chine (23 ans de geôle), Nelson Mandela (en visite à Genève après 27 ans de prison).

Une cabbale – cela n'existe pas que dans la tradition juive – de mon conseil d'administration, finissant avec un coup de poignard dans le dos, me conduisit à refuser tout renouvellement de contrat. En trois semaines j'étais parti ; deux semaines plus tard le conseil démissionna *in corpore* pour « incapacité à régler un conflit qu'il avait lui-même provoqué » ! En 1997 j'étais « libre Max ».

Mise précoce sur voie de garage (Pays de Gex,F)

Marianne et les enfants m'avaient rejoint à Genève, dès septembre 1972. Marianne assumait pendant un an un intérim à la paroisse du Grand-Saconnex (banlieue de Genève) dont le nouveau pasteur était en formation à Chicago pendant un an pour une « pastorale en grands ensembles ». Puis elle s'engagea dans une toute autre voie professionnelle en devenant professeur d'allemand dans un CES (à Genève c'est le cycle d'orientation), puis conseillère pédagogique et co-éditrice d'une nouvelle méthode d'enseignement de la langue allemande à des francophones pour le compte du Canton de Genève. Un travail de prof qu'elle assumait pendant vingt-sept ans avec brio et passion, avant qu'un cancer incurable ne la rattrapât. Quant à moi une opération « limite », à cœur ouvert, me rapprocha très près du ciel et de l'éternité, pendant quelques semaines, puis me fit pédaler un peu longtemps dans la choucroute, loin de l'Alsace.

Et maintenant que vais-je faire.....

Aujourd'hui je m'intéresse à l'art contemporain et fréquente des maisons de ventes aux enchères. Je voyage ; récemment je suis allé étudier les tatouages anciens aux Iles Marquises. Passionnant. En outre, je viens de lancer dans notre village d'Ornex (près de Ferney-Voltaire, aux portes de Genève) une Association des Mémoires Ornésiennes qui ambitionne de faire revivre avec matériel iconographique, témoignages filmés, recherches de toutes sortes l'histoire de ce village. Comme d'autres villages de travailleurs frontaliers dans le Pays de Gex, il a grandi trop vite pour que les gens se rencontrent ou se rappellent. Entre 1962 et 2008 la population a passé de 365 habitants *d'ici* à 3500 habitants de plus soixante-dix nationalités venus *d'ailleurs*.

Que dire en conclusion ? Rien, c'est encore trop tôt ! Continuons plutôt à vivre avec foi et panache. A la gloire de Dieu, au service des hommes et à l'abri d'un accident vasculaire.

Ecrit à Ornex le premier jour de ma 66e année

Ainsi est-il, le **Jean-Jacques Bauswein**

Amos et compagnie

Le prophète s'en serait-il retourné dans sa tombe ? Toujours est-il qu'en cette fin d'année universitaire passablement agitée que fut celle de 1968, une équipe d'étudiants s'appliquait à mettre en musique la réforme voulue par le ministre de l'époque Edgar Faure. Quel monsieur, ce ministre ! il m'avait invité et accueilli à Paris, avec quelques éminents professeurs, pour un tour de table général des universités de France. Sa poignée de main avait été aussi franche que son sourire malicieux ! Et derrière sa bonhomie apparente se cachait une volonté inébranlable d'aboutir. Visiblement chargé par les gouvernants de l'époque de désamorcer le conflit, Edgar Faure jouait à fond l'apaisement. Et son projet ne proposait pas moins qu'une stricte parité entre étudiants et professeurs dans la conduite des facultés. Nous qui rêvions d'autogestion – il reste au fin fond d'un de mes placards, conservé comme une relique, le T-shirt « Strasbourg–Université autonome » - nous étions ramenés à une réalité plus prosaïque, mais malgré tout très étonnante dans le contexte de l'époque : la pa-ri-té ! Pour les étudiants que nous étions, c'était un coin enfoncé dans la sacro-sainte souveraineté – on parlait des mandarins – du corps enseignant.

Sitôt de retour à Strasbourg, la réforme ministérielle adoptée – elle était réputée provisoire, un essai d'une année – et un peu de calme revenu dans les amphithéâtres désertés pour cause d'examens, quelques étudiants se concertèrent pour former une liste « Amos », acrostiche où devaient sans doute figurer les mots ouverture, solidaire, action. La constitution de cette liste était ardue : la réforme imposait en effet un équilibre strict entre étudiants de premier, de deuxième et de troisième cycle. Ne connaissant pas encore les obligations actuelles de parité féminine, je crois me souvenir qu'aucune femme n'y figurait. Les têtes de liste étaient Freddy Sarg et le signataire. Que les autres me pardonnent, j'ai oublié leurs noms, sauf peut-être celui de Jean-François Collange. Voyez ce qu'ils sont devenus ! La campagne électorale fut de toute beauté : des joutes oratoires sans fin avec les plus affirmés des situationnistes d'une part, les partisans du maintien du statu quo d'autre part. Et si parfois quelques invectives fusaient, les débats restaient élevés : théologiens obligent !

Autre surprise : malgré la présence d'autres listes, et en raison d'un scrutin biscornu

comme seule la France sait les imaginer, la liste « Amos » raflait tous les sièges. Près d'une douzaine, si mes souvenirs sont bons ! La liste « Amos » se voulait, sans être révolutionnaire, attachée à une profonde et vraie réforme de l'enseignement universitaire : partage des tâches, contrôle continu, contenu des enseignements, méthodes d'enseignement, abandon de l'« ex cathedra ».

Nous attendions impatiemment le premier conseil de faculté. Imaginez : il fallait élire un doyen professeur et un doyen étudiant, les deux corps ayant une stricte parité dans la composition du conseil d'administration de la faculté.

Du côté des professeurs, les (d)ébats ressemblaient plutôt à ceux de crocodiles partageant un même marigot. Combat feutré entre ceux qui restaient résolument attachés à l'ancien système et ceux qui prenaient conscience qu'il fallait bien trouver de nouveaux rapports entre enseignants et enseignés. Du côté étudiant, nous nous étions rapidement mis d'accord pour voter en bloc en faveur de Max-Alain Chevallier. Et ce fut lui qui devint doyen professeur et moi doyen étudiant. Avec le temps, je me dis qu'en ce qui me concerne, ce fut bien anecdotique...

Max-Alain joua extraordinairement le jeu : il partagea avec moi le bureau du doyen – refait à neuf après l'incendie dont toute la presse avait parlé – , me présentait le courrier, me donna la clé, la signature (sauf pour les chèques), bref tout ce qui relevait des droits et devoirs d'un doyen ! Même le secrétariat s'obligea à jouer le jeu. Qui, d'eux ou de moi, eut le plus de mal à s'adapter à ce dispositif ? Dans le fond, je crois bien que c'était moi, prenant peu à peu conscience de l'importance et de la rudesse de la tâche. Surtout parce qu'aux problèmes administratifs s'ajoutaient, bien plus sérieux, les questions purement universitaires sur les méthodes d'enseignement, de contenu et de contrôle des études, de discipline, etc. Mon père, pasteur à St. Thomas, et qui allait mourir quelques mois plus tard, ne m'a jamais autant parlé. Avec quelque chose dans la voix et le regard où se mêlaient l'approbation, la critique, l'étonnement, la vigilance...et surtout le rappel que le ministère pastoral était au bout du chemin.

J'ai tenu une année comme doyen...pour terminer, en juin 1969, comme....bidasse à la base aérienne d'Entzheim. Eh oui ! Les grands principes de non-violence et de rupture avec la société n'ont pas résisté à la nécessité d'une affectation rapprochée en raison de ma situation familiale. Un pasteur, dans cette base, avec qui plus est, une remarque bien frappée des renseignements généraux sur mon passé de dangereux agitateur, cela faisait tache. Je découvrais là, auprès des appelés, une misère préoccupante : l'illettrisme, l'alcoolisme, une culture réduite à la lecture de romans-photos, pornographiques pour la plupart. A la fois aumônier, animateur culturel, responsable d'alphabétisation..., j'ai, un temps, pensé à rester dans ce milieu comme aumônier militaire. Mais ma répulsion pour tout ce qui est arme, uniforme, guerre et autres fourniments militaires prit le dessus.

Et je suis devenu pasteur. Mon parcours n'est pas très intéressant. En faisant le tour – mais le fait-on vraiment ? – de ces quarante années de ministère, je m'aperçois que j'ai conservé – et j'espère encore pour longtemps – une éternelle provocation en toute chose. C'est indubitablement un gène introduit par 1968 ! Quelqu'un a parlé de mes emportements. Certes, il y en eut l'un ou l'autre, mémorable, mais à ne pas confondre avec tout le reste qui relève de la passion : passion de la vie, passion extrême pour tous les êtres que notre société écrase, domine, abrutit ou méprise. A pratiquer cet art, on se fait, paraît-il, beaucoup d'amis, mais qui ne disent rien, et quelques ennemis qui profitent de la moindre occasion pour vous stigmatiser. Tant pis, c'est le jeu ! M'insupportent aussi toutes les idées toutes faites, les

clichés, l'ecclésiatement correct (c'est d'ailleurs quoi au juste ?), les y'a qu'à, les faut qu'on, les vrais cons, les couards, les prétentieux...mais cela n'a rien d'original puisque tout le monde en dit autant. Et tout cela me rend insupportable, je le reconnais volontiers. Etienne dérange, même quand il ne dérange pas, parce qu'on se demande alors ce qu'il a ! Une forme d'humour, parfois un peu sarcastique, et la capacité de rire de moi-même m'ont permis de vaincre l'adversité.

Une curiosité quand même dans ce ministère. Je l'ai pratiquement commencé – après les années de stage – à Bischwiller : comme pasteur luthérien, et dans le contexte de l'époque ce n'était pas rien, j'ai milité, bec et ongles, pour l'unité des deux paroisses : quatre ans d'âpres discussions, de persuasions, de passions, ponctuées de démissions fracassantes, pour aboutir à une union. Trente ans après, elle est largement adoptée et inscrite dans les mœurs et cœurs des paroissiens. J'ai terminé mon ministère comme pasteur-secrétaire général réformé, ce qui n'est pas rien non plus : quatre ans pour militer, travailler, réfléchir, plaider en justice, afin que cette fois-ci, non pas deux paroisses, mais deux Eglises soient unies. Cette union-là est toute jeune, inscrite certes dans la loi, mais pas encore complètement dans les cœurs et les pensées. Elle reste fragile, elle reste à construire, avec patience, douceur, opiniâtreté et respect mutuel.

On n'a pas assez d'une vie pour apprendre à être pasteur.

Etienne Rebert

Engagements dans la vie publique, grâce à la Faculté

Ma paroisse d'origine est St. Matthieu à Strasbourg. Plusieurs personnes ont contribué à me faire prendre la décision de devenir pasteur dont Ernest Mathis.

Quand j'ai fait part de mon projet, dans les milieux piétistes, on m'a fortement déconseillé d'aller faire mes études de théologie à Strasbourg : « C'est un lieu où on perd la foi. Après cela on ne croit plus en rien. C'est un repère de Bultmanniens ! »

Il semble que dans ces milieux, c'était la suprême injure !

Heureusement dans ma paroisse il y avait Pierre Prigent, son épouse Christiane, monitrice de l'Ecole du Dimanche, comme moi-même. Aussi j'ai eu de la chance de pouvoir discuter de nombreuses fois de questions théologiques avec le couple Prigent. Après cela, Bultmann ne me faisait plus peur, au contraire. Il n'y avait pas d'opposition entre recherches exégétiques et foi personnelle, entre l'enseignement de la Faculté et l'engagement dans une paroisse, entre science et foi.

C'est donc avec grand plaisir que j'ai débuté à l'automne 1967 mes études à Strasbourg. Je suis très reconnaissant à tout l'enseignement reçu de l'ensemble de mes professeurs. Je ne peux les citer tous.

De Roger Mehl je retiendrai son remarquable plaidoyer contre la peine de mort qui se terminait ainsi : « Un homme, Jésus-Christ, une fois pour toute a pris sur lui tous les péchés de l'humanité ; il en est mort, aussi nous n'avons plus besoin de renouveler de tels sacrifices expiatoires. »

D'Etienne Trocmé, avec sa finesse et son humour, ses exégèses de Marc on où découvrait des richesses insoupçonnées dans un texte en apparence assez plat.

De Max-Alain Chevallier qui nous faisait aimer les épîtres de Paul, au départ assez

rébarbatives.

De Pierre Prigent : « A un moment donné, je suis obligé de me poser la question : pour moi que signifie rencontrer ici et maintenant Jésus-Christ ? »

Quant à Marc Philonenko il m'a demandé un exposé sur « Totem et tabou » de Freud en première année. Il m'a fait aimer l'histoire des religions.

En deuxième année avec Eva Faerber et René Hertel nous étions invité à participer à son séminaire de 3^e cycle.

Il m'a fortement guidé dans mon mémoire de maîtrise consacré à la naissance en Alsace. Rites, coutumes et croyances. Puis, j'ai enchaîné, tout en étant en paroisse au Neuhof-Cité, une thèse de 3^e cycle consacrée au mariage en Alsace. Rites, coutumes et croyances. Tout en n'étant pas alsacien d'origine, Marc Philonenko a été un remarquable « patron de thèse » sur un sujet régional.

Au printemps 1968, il y avait pas mal d'effervescence dans la Faculté. Comme d'autres, j'ai participé à la manifestation du 6 mai 1968 dans les rues de Strasbourg. J'étais dans le service d'ordre de l'UNEF. J'ai vu quelques pavés « voler anonymement » en direction des policiers. Heureusement sans conséquence fâcheuse.

Vers le 20 du mois j'étais malade, le corps couvert de boutons rouges. Le médecin de famille a diagnostiqué une petite scarlatine. Cela l'a beaucoup fait rire : « Voilà ce qui arrive quand on manifeste avec les communistes ! »

J'étais en convalescence le 1^{er} juin quand le Palais U. avait été attaqué par des manifestants gaullistes. Entendant cela sur mon transistor, j'ai pris ma 2 CV et j'ai rallié le Palais U. Image surréaliste. Des projecteurs illuminaient le bâtiment sur lequel flottait le drapeau rouge. Des étudiants et des professeurs criaient aux fenêtres. Des gendarmes et des CRS en rang serrés gardaient le bâtiment. A l'extérieur des étudiants et des manifestants gaullistes échangeaient, parfois un peu rudement, des opinions contradictoires. Le lendemain, dimanche, le bâtiment était libéré et ainsi a pu commencer le pèlerinage dans le bureau du doyen Mehl qui avait été saccagé par des manifestants anti-étudiants.

Pendant des heures, m'exerçant avec d'autres à la profession d'orateur, je stigmatisais la violence de l'attaque et les dégâts causés devant des groupes de personnes venues voir l'état des lieux. A la sortie du bureau du doyen, nous avons mis une corbeille. Les gens, en signe de solidarité, y déposaient une pièce d'argent. Nous mesurions notre capacité de convaincre au nombre de billets et de pièces déposées...

De mai 1968 je me rappellerais aussi l'élection par les étudiants du SDF Célestin comme « doyen » en remplacement de Georges Livet. Le nouvel élu a pris très à cœur sa fonction et nous, par dérision face à l'institution, nous lui avons témoigné beaucoup de sympathie et de déférence. Fin juin 1968 lentement le calme est revenu, personne ne voulant rater les vacances d'été.

A la rentrée 1968-1969, le climat était assez lourd. Certains professeurs et certains étudiants craignaient que la Faculté de Théologie Protestante soit fermée par les autorités comme punition pour la part active prise dans les événements passés.

Un débat, organisé par les étudiants, a permis à Etienne Trocmé et Marc Philonenko de dire comment ils voyaient l'avenir de la Faculté.

En tant qu'étudiants nous ne voulions pas que la Faculté de Théologie tombe sous le contrôle des futurs employeurs, c'est-à-dire entre autres les Eglises. Les professeurs, non plus, n'y étaient pas favorables. Etienne Trocmé voulait néanmoins qu'on respecte la spécificité de la théologie par rapport aux lettres, alors que Marc Philonenko était pour plus d'intégration des théologiens dans les cycles littéraires.

A la fin du débat Michel Mafessoli, un des leaders étudiants, interpella Etienne Trocmé sur cette question. Le professeur lui répondit : « Monsieur Mafessoli, vous êtes un prophète. La caractéristique d'un prophète, c'est qu'il n'est pas compréhensible par ses

contemporains. » Hilarité générale ! Le leader étudiant précise sa question et Etienne Trocmé, avec son sourire narquois, de conclure : « Monsieur Mafessoli , vous êtes de plus en plus prophétique, je vous comprends de moins en moins. »

Après ce débat j'étais convaincu que les étudiants réformistes devaient jouer le jeu de la participation offerte par la loi Edgar Faure. Quelques jours après, encouragé par André Birmelé, avec Etienne Rebert, Daniel Oberlin, Théo Pfrimmer, Christian Kempf et quelques autres nous fondions la liste AMOS (Alliance pour le Mouvement, l'Ouverture et la Solidarité). Il y a eu les élections pour le Conseil de Faculté dans le collège des professeurs et dans le collège des étudiants. La liste Amos rafla tous les sièges étudiants, les mouvements radicaux ayant appelé au boycott des élections.

Les étudiants de la liste Amos voulaient un nouveau doyen, non pas que l'ancien ait démerité, mais ils voulaient un symbole marquant le changement. Max-Alain Chevallier avait reçu le plus de voix au niveau du collège des professeurs, aussitôt fut-il pressenti par beaucoup de professeurs et d'étudiants pour cette fonction. Max-Alain Chevallier demanda à rencontrer les membres de la liste Amos. Cela se passa dans l'appartement d'Etienne Rebert. Il engagea avec les étudiants un dialogue fort constructif, sans condescendance, et respectant le principe paritaire. Très vite la confiance régna entre les différents participants à cette rencontre. Quelques temps après M.A. Chevallier fut élu doyen, Francis Andrieux, Etienne Rebert et moi-même comme vice-présidents.

Je suis resté trois ans vice-président de l'U.E.R. (La Faculté était une Unité d'Enseignement et de Recherche) Cela m'a permis avec quelques collègues d'organiser deux week-ends de rentrée pour les étudiants et les professeurs. Au premier week-end il y avait comme « vedette » l'abbé Marc Oraison, prêtre et psychanalyste, très connu à l'époque.

Le deuxième week-end fut animé par le professeur R. Mehl et le père dominicain Jean Cardonnel, un des chantres au niveau national de mai 68. Ce fut passionnant.

Avec Jean Cardonnel nous avons tissé une amitié profonde. Il est revenu plusieurs fois à Strasbourg à mon invitation.

De lui je retiendrai cette phrase : « Si vous avez la foi, dépêchez vous de la perdre. La foi n'est pas de l'ordre de l'avoir mais de l'ordre de l'être. Etre en route vers le Christ Ressuscité ! »

Travailler avec M.A. Chevallier au Conseil de Faculté était toujours très instructif et vous apprenait comment animer avec doigté des groupes. Au niveau de l'Université nous étions en débat pour savoir si on devait rester une Université ou s'il fallait en créer plusieurs.

Les scientifiques sous l'impulsion des professeurs Karli et Vincendon et les juristes voulaient chacun leur université. Les littéraires et les théologiens étaient plutôt pour rester dans une seule entité.

Lors de ces débats houleux et peut-être marqués par quelques pointes d'égoïsme, M.A. Chevallier intervint plusieurs fois pour prêcher l'unité et le besoin de tisser des liens interdisciplinaires. Lors de ces débats, il fit remarquer que les deux Facultés de Théologie étaient considérées par certains comme des restes dont on ne savait pas trop quoi faire. Mais ajouta-t-il : « Ce n'est pas grave. Dans l'Ancien Testament il est montré que Dieu construit son projet sur le reste d'Israël. »

Ce sont les tenants de l'idée de trois universités qui l'emportèrent. M.A. Chevallier s'était fait apprécier par beaucoup de professeurs et d'étudiants, aussi fut-il élu comme premier président de l'Université des Sciences Humaines (plus tard appelée Marc Bloch) et dans la foulée, Etienne Trocmé comme doyen de la Faculté de Théologie. Par la suite, ce fut Etienne Trocmé qui fut élu président de l'USHS.

C'était peut-être une manière d'illustrer la prophétie sur le reste d'Israël ?

Après les études à la Faculté de Théologie, ce fut la plongée dans la vie active. 1971-

1972 : service militaire au 15/2 de Colmar et ensuite dans les services de l'aumônerie militaire protestante avec le pasteur Georges Gass.

1973-1980 : pasteur au Neuhoef.

1977 : mariage avec Béatrice Brandstaedt, trois enfants naquirent de cette union : Esther, Rachel, Sarah. La troisième a fait des études de théologie à Strasbourg et elle est maintenant pasteur-vicaire à Dorlisheim.

1980-1994 : pasteur à Illkirch. Le 9 avril 1994 : élu Inspecteur ecclésiastique de la nouvelle Inspection de Dorlisheim. A partir de 1995 jusqu'à nos jours pasteur à Wolfisheim.

1996 : élu au Conseil de la Fédération Protestante de France et ensuite 9 ans vice-président de la F.P.F. Inspecteur ecclésiastique jusqu'en 2008.

Grâce au virus inculqué par Marc Philonenko, pour me détendre j'ai publié - seul ou avec mon épouse - une trentaine de livres sur la culture alsacienne dont une dizaine de recueil d'histoires amusantes d'Alsace (religion et autres).

Dans la vie associative, j'ai été vice-président fondateur du CIARUS (Centre International d'Accueil et de Rencontre Unioniste de Strasbourg) (1984-1986).

De 1991 à 1994 président du CASAS (Collectif d'Accueil des Solliciteurs d'Asile de Strasbourg). En 1991 président fondateur de l'Association Maison Georges Casalis (association regroupant des organismes non gouvernementaux s'occupant des étrangers).

2005 : Vice-président de la Banque Alimentaire du Bas-Rhin.

Depuis 2006, président de cette Banque Alimentaire.

C'est évidemment l'esprit de mai 1968 qui m'a poussé à œuvrer dans la vie associative, mais aussi le témoignage et l'engagement public de professeurs comme Etienne Trocmé ou Max-Alain Chevallier.

Freddy Sarg

Centenaire de l'Association des Pasteurs d'Alsace et de Lorraine

Dans quelques mois, les 17-18 octobre 2010, à Strasbourg, l'Association des Pasteurs d'Alsace-Lorraine va fêter son centenaire. En effet, l'APAL a vu le jour au début du XXe siècle, à l'époque du *Reichsland*. Après l'année Calvin, encore une commémoration ! Décidément une maladie chez les protestants. Mais comment passer à côté ? On ne peut pas simplement « oublier » un centenaire. Ce serait faire preuve de peu d'estime pour ce que nos prédécesseurs ont accompli ! Quel est le plus grand risque dans cette société qui privilégie le moment présent : celui d'une mémoire surdimensionnée ou d'une mémoire défaillante ? Trop de mémoire et l'on serait alors tenté de se plonger dans une célébration des gloires passées en perdant de vue les questions actuelles et l'à-venir, de célébrer une identité figée dans les canons d'une époque révolue. Pas assez de mémoire, et l'on risque d'oublier où sont nos racines, qui nous poussent à tracer un chemin pertinent pour aujourd'hui. Le comité de l'APAL essaiera de trouver le juste équilibre pour cette fête !

Sont prévus au programme :

- le dimanche 17 octobre à 18h : un moment officiel, suivi d'une soirée de « cabaret ecclésiastique » à 21h
- le lundi 18 octobre : une journée d'études en collaboration avec la Faculté de théologie protestante, suivie d'un culte d'actions de grâces

Les intervenants de la journée d'études sont connus. Il s'agit de :

- Jean-Paul WILLAIME, directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes Etudes,
- Isolde KARLE, professeur de théologie pratique à la Faculté de théologie protestante de Bochum,
- Chris DOUDE van TROOSTWIJK, philosophe,
- Xavier PAILLARD, conseiller synodal de l'Eglise évangélique réformée du canton de Vaud
- et Bettina SCHALLER, maître de conférences en théologie pratique à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg

Parmi ces intervenants, on connaît bien Jean-Paul WILLAIME, dont les études sur les pasteurs ont fait date. Mais qui est Isolde KARLE ? Ses domaines de prédilection sont l'homilétique, la liturgie et la poïménique. Elle a publié, entre autres, *Der Pfarrberuf als Profession. Eine Berufstheorie im Kontext der modernen Gesellschaft*, Stuttgart, 2008.

A lire également un volume paru tout récemment, intitulé *Kirchenreform*, dans lequel elle signe un article: „Pfarrerinnen und Pfarrer zwischen Interaktion und Organisation“.

Elle y met en évidence la tendance actuelle de la part des directions d'Eglise de vouloir faire des pasteurs des sortes de chefs d'agence de leur paroisse, chaque communauté étant conçue dorénavant comme une filiale d'une organisation globale, à l'image d'une entreprise. Dans ce contexte, elle reformule le rôle spécifique des pasteurs en tant que théologiens que les directions d'Eglises ne devraient pas chercher à « domestiquer ».

Des délégations d'associations voisines seront présentes et la journée d'études aura un caractère international de bout en bout.

Pour plus de renseignements, contacter l'auteur de ces lignes.

Gérard Janus, président du comité de l'APAL

Vous êtes sur le site de la Faculté de théologie protestante :
<http://www.premiumorange.com/theologie.protestante/index.php>